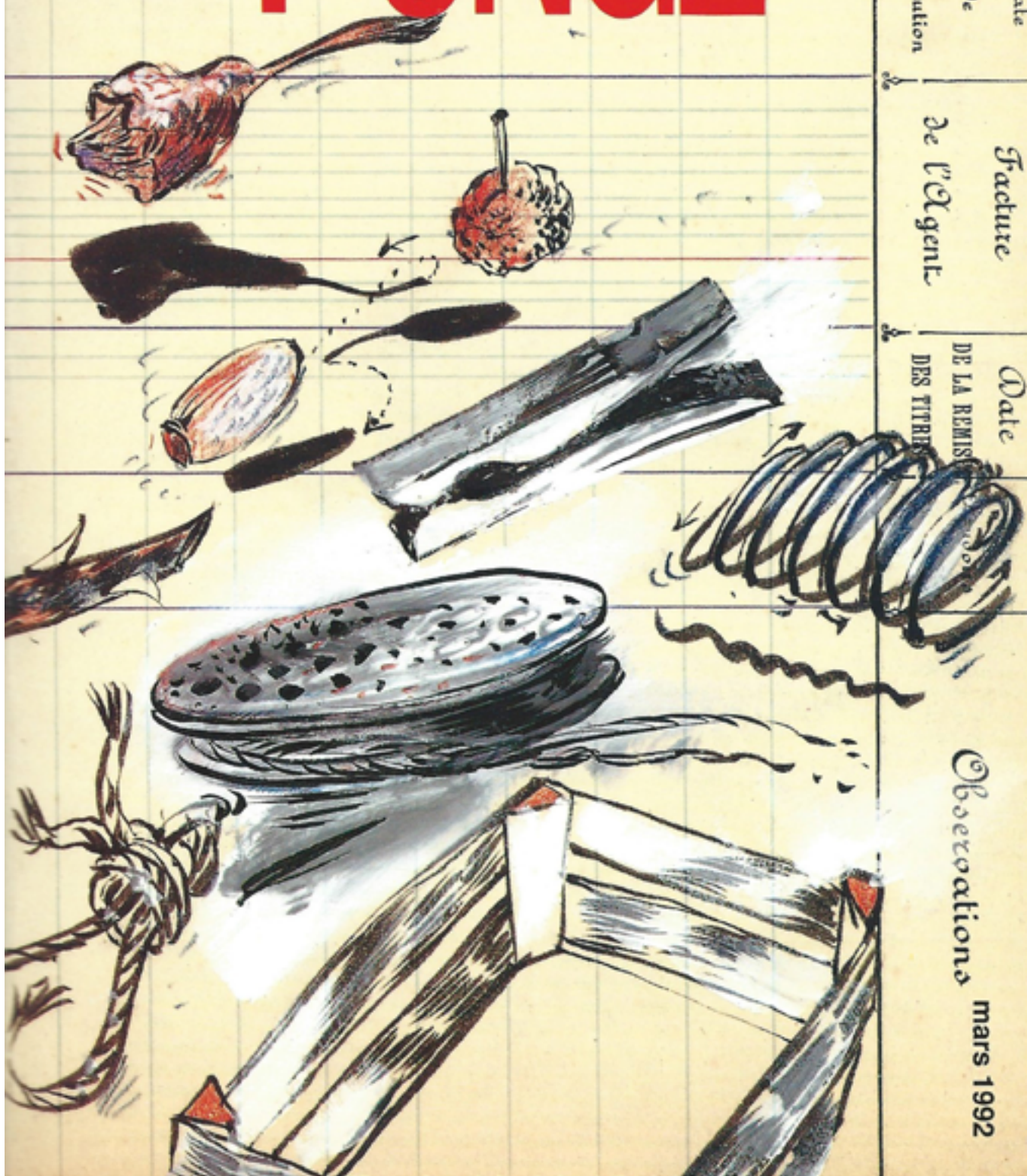


# europa

revue littéraire mensuelle

## FRANCIS PONGE



Site

Unité  
de  
Portée

Unité  
de  
Exécution

Fracture  
de l'Argent

Date  
DE LA REMISE  
DES TITRES

Observations

mars 1992

## L'AMITIÉ, LA VERTU, LA POSTÉRITÉ

L'heure venue d'écrire moi aussi mon témoignage sur Francis Ponge (témoignage longtemps différé par je ne sais quel *scrupule*, et aujourd'hui encore je ne suis pas sûr d'avoir ôté ce petit caillou de ma chaussure avant de me mettre en route), je m'aperçois que la seule chose au fond que je voudrais dire du rapport que j'ai eu avec lui, pendant une vingtaine d'années, c'est qu'il était, ce rapport, *filial*.

Aveu embarrassant, on s'en doute. Pour la mémoire de Ponge, d'abord : qu'est-ce que c'est que ce fils putatif dont on n'a jamais entendu parler, qui n'est pas d'ici et qui ne fait pas partie de la famille ? (cela se chante sur une musique de Chico Buarque : *Qu'est-ce qu'il veut, qu'est-ce qu'il fait, qui c'est celui-là ?...*). Et pour moi et les miens, ensuite. Oui, j'ai eu deux pères, tous les deux aujourd'hui en terre, la même terre provençale à quelques kilomètres près. L'un est mort par surprise, loin de moi, presque abstraitement ; de l'autre la mort était annoncée, presque connue d'avance, quand en janvier 1988 je l'ai revu pour la dernière fois : Francis, comme disait doucement Odette, rentrait essoufflé de l'hôpital, le dessus des mains troué par les perfusions et, sur le visage, un masque à oxygène qu'il devait écarter pour parler à ses visiteurs. Ce qu'il faisait avec l'élégance de ne pas paraître en souffrir : *la parole au prix du sang*, m'est-il arrivé d'écrire ; au prix du souffle, en tout cas, oui, je n'en ai jamais aussi bien, ni aussi douloureusement, senti l'enjeu.

De quoi ou de qui avons-nous parlé ? De Philippe Jaccottet, d'abord, ce « très grand et très rare ami », disait-il, dont les hasards de la géographie avaient fait, il le savait, le maître de lecture de ma propre enfance, et donc mon premier guide dans la fréquentation de son œuvre.

Et encore : est-ce que j'avais eu une éducation catholique, ou cal-

viniste ? Il avait paru soulagé d'apprendre (mais il le savait déjà) que comme lui et « comme Philippe » j'avais été élevé dans la religion réformée : « Dieu merci, nous n'avons pas été du plus mauvais côté » — et je pensais moins en l'écoutant à ce que d'autres ont appelé l'arrogance protestante qu'à l'émotion que ce *nous* soulevait en moi, émotion archaïque sans doute, vaguement tribale, mais dont je n'avais pas envie de me défendre puisque c'était lui qui la faisait naître.

De toutes façons, la marque calviniste il l'avait toujours voulue en même temps romaine, à l'antique, et cela suffisait à tenir à distance tout pathos co-religieux. Et ce n'est pas par hasard que c'est de Caton que nous avons parlé pour finir — Caton qu'il prononçait en articulant fortement les syllabes, et ses yeux paraissaient démesurément agrandis derrière le verre épais des lunettes qu'il avait chaussées à la place de celles dont le verre fumé lui protégeait les yeux à mon arrivée.

Calme, résolu, énergique, ainsi m'apparaissait-il une fois de plus, carré et terrien comme un de ces « paysans devenus caporaux » dont il parlait à propos de Claudel et qui avaient campé aux champs catalaniques avant de s'enterrer en 1914 entre Ardennes et Champagne, « sur un souvenir de légions ». Porteur lui aussi de bien autre chose que toute cette « sculperie judéo-chrétienne » que l'autre, la « chère vieille tortue », croyait transporter sur son dos comme une cathédrale... Païen, pour tout dire, et je revois encore le sourire dont il accompagnait vingt ans plus tôt son évocation du Parnasse dans le film que nous lui avons consacré, Pierre Samson et moi, et le geste de sa main pour mimer le souffle d'un dieu sur les oliviers du verger.

Dernier moment de cette dernière entrevue, ou dernier souvenir que j'en ai gardé : ç'avait été pour me parler de la survie de son œuvre et me dire que là-dessus il était maintenant rassuré, qu'il la savait plus que jamais *vivante* et comme garantie, même s'il lui arrivait de se demander, ou de feindre de se demander, si c'était à bon droit ou non. Disons qu'il ne fallait sans doute pas moins que la présence de la mort dans l'antichambre pour qu'il s'essaie, lui l'orgueilleux, à cette modestie nouvelle, qui était plutôt une sorte de politesse avant de prendre congé, ou l'élégance suprême de qui joue la faiblesse pour mieux faire excuser le spectacle de sa force. Car sa force était toujours là, intacte, et même magnifiée par l'appareil de sa décrépitude (et je ne peux y penser sans y associer celle d'un autre homme que j'avais bien connu et qui, me dit-on, au moment de mourir s'était redressé sur son lit et était apparu soudain doué d'une force extraordinaire, invincible — la force la plus grande au moment de la plus grande faiblesse : oui, c'est ainsi, il y a des morts robustes, et même invulnérables, et Francis Ponge est de ceux-là, des morts destinés à être plantés en terre comme des arbres, selon la formule

polynésienne qui veut qu'*enterré* se dise *planté*, parole de païens bien congruente par ailleurs à l'auteur du *Pré*).

L'amitié, la vertu, la postérité : voilà donc sous quels signes s'est déroulée cette dernière conversation. Il me semble que ce triple souci donne de lui une image bien *résumée*, si tant est qu'on puisse résumer une image, et à condition toutefois d'éviter certains malentendus. Sur la vertu, par exemple, qu'il ne faudrait surtout pas entendre comme une certaine ostentation de morale ni comme la raideur de nuque d'un vieux romain donneur de leçons (ce n'est certes pas lui qui aurait eu l'idée de faire répandre ses cendres sur le Forum...). Traduisons plutôt vertu par énergie, au sens quasi stendhalien : énergie de *faire* et de *faire ce qu'on dit*. Ce qui se décline en *courage* (il en fallait pour choisir la pauvreté, et même la misère, afin, disait-il, « de vivre dans la seule société qui nous convienne, parce qu'elle est le seul lieu pour un exercice *énergique* de la parole ») et en *orgueil* — ce tremblement de certitude qui traverse tous ses textes et les fait *résonner* comme « la corde la plus tendue » de son cher Malherbe (« l'orgueil convient aux poètes car il est un effet de leur enthousiasme »).

Quant au reste, ce « jeune homme d'esprit vif, passionné, absolu, élevé dans la religion réformée selon les principes de la vertu romaine », comme il se définit lui-même (et notons au passage que la Réforme n'est pas autre chose pour lui qu'un « sursaut d'énergie » du peuple français) n'a guère cessé de célébrer et de pratiquer la copulation des mots et des choses — et ce mot même de copulation, qu'il emploie volontiers avec tout un cortège d'expressions crûment sexuelles, est à prendre bien sûr *littéralement et dans tous les sens*. Écrire, c'est être maître de la nomination, c'est-à-dire en dernière analyse de cet accouplement de la nature et de la langue qui fait naître la jouissance. Pas d'écrivain plus voluptueux que Ponge de ce point de vue, lequel n'est pas le point de vue du récit (en quoi il n'est pas un écrivain érotique) mais celui de la posture d'écriture elle-même (en quoi il est sans doute un écrivain sexuel). Georges Perros n'avait pas tort de voir en lui un *Dom Juan des choses*, inlassablement porté de la conquête à l'orgasme et ainsi de suite, toutes rages confondues, celle de l'expression, celle de l'éjaculation : « ... trouvant enfin dès longtemps ouvertes les portes humides de ton centre, j'y enfonce mon porte-plume et t'inonderai de mon encre opaline par le côté droit », écrit-il dans son texte célèbre sur *le Soleil se levant sur la littérature* comme une « putain rousse... parmi les draps sens dessus-dessous ».

Voilà donc de quoi est faite *notre* vertu. Elle est ce qui règle l'échange entre le monde et l'artiste, entre la déclaration que le premier ne cesse d'adresser au second et la réponse que celui-ci fait à cette déclaration, en essayant de la satisfaire, c'est-à-dire en trans-

formant de l'énergie en jouissance. Cela se passe simplement, sans pathos, dans une lumière d'après-midi : « Je me suis allongé aux côtés des êtres et des choses, la plume à la main », écrit-il dans une sorte d'épithaphe sereine, « j'ai écrit, cela a été publié, j'ai vécu. »

Une sorte de sieste, en somme, bien accordée au climat méditerranéen et à l'espace familial, qui est par excellence un espace paternel. L'écriture n'est pas ici référée à la mère mais au père, ce qui n'est pas si courant : le maître du jouir, pour parler comme Gauguin, c'est lui. Ou plutôt : la jouissance (omniprésente) n'est envisagée que du point de vue de celui qui la dispense souverainement. Nomination, éjaculation, jubilation procèdent de la même figure orgueilleusement virile, celle-là même à qui le bois de pins doit d'exister puisqu'il lui doit d'avoir été *nommé*.

Cette figure, un texte la met admirablement en scène, et on ne s'étonnera pas que je le cite pour finir, puisque c'est du père mort qu'il s'agit, sous le titre « La famille du sage ». Père plein de force, ai-je dit, viride et séminal, toujours actif dans l'absence, c'est-à-dire dans la mort, puisque c'est la mort du père qui permet la parole du fils :

*Au bruit d'une source de nuit, sous une cloche de feuilles, d'un même arbre contre le tronc, calme et froid — Père — ainsi, dans une chambre fraîche, un jour ta présence nous fut.*

*Tu étais froid, sous un seul drap, voilé, une fenêtre ouverte.*

*Quel équilibre nous quatre ensemble, sans heure, tous assis, toi-même mieux encore reposé, étendu, mort.*

*Quelle pure santé du vert-feuillu, du sol, et du liquide.*

*Egale en nous coulait une eau en silence du cou sans cesse dans le dos jusqu'aux membres sous l'herbe. Par la fenêtre sourde, un souffle, versé du fond obscur du ciel, essayait sur les tempes des femmes la sueur du soir.*

*Et qu'une étoile aussi, pareille à l'œil du fils, s'avive,  
Sans le dire, tu en jouissais, Père !*

Sylvain ROUMETTE